AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salonsCollection1851 (1er janvier-10 novembre) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'AssembléeItemVal-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven

Val-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

Académies, Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon (1808-1873), Conditions matérielles de la correspondance, Lecture, Littérature, Parcs et Jardins, Politique (Analyse), Politique (France), Posture politique, Révolution, Santé (Dorothée), Travail intellectuel

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1851-11-07
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Cote3179, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
Val Richer, Vendredi 7 nov. 1851

Le message est profondément médiocre. Mais je ne crois pas du tout que ce soit un manque de dédain pour l'Assemblée. C'est tout bonnement de la médiocrité naturelle. Les articles du Dr Véron valaient mieux. Je ne trouve pas non plus que Berryer ait bien conduit sa première attaque. Il a été long, confus et hésitant. Mais si j'étais à Paris, je ne dirais pas cela. L'esprit de critique nous domine, et nous sacrifions tout au plaisir de tirer les uns sur les autres. Sur la physionomie de ce début, je crois moins que jamais à de grands coups, de l'une ou de l'autre part. On ne disserte pas si longuement et si froidement, au moment de telles révolutions. Elles sont précédées, ou par de grands signes de passion ou par de grands silences. La montagne épousant systématiquement le Président et sa mesure, cela est significatif et pourrait devenir important. Je doute que cela tienne. Le Président n'en fera pas assez pour eux et ils ne seront jamais pour lui ce qu'il veut, sa réélection. Chacun finira par rentrer dans son ornière.

J'ai mal dormi cette nuit, pas tout-à-fait par les mêmes raisons que vous. Je cherchais deux paragraphes de ma réponse à M. de Montalembert. Ils m'ont réveillé à 2 heures ; je les ai trouvés, je me suis levé, je les ai écrits, et je me suis recouché, pour mal dormir, mais pour dormir pourtant.

Le froid commence. Il gèle fort la nuit. Je vois fumer en ce moment le tuyau de ma serre. Il n'y a plus de fleurs que là. Il est bien temps d'aller retrouver ma petite maison chaude. Je ne vous écrirai plus que trois fois. Je voulais porter d'ici à Marion une belle rose en signe de ma reconnaissance. La gelée me les a flétries. Elle a bien raison d'ajouter à votre lettre des détails sur votre santé. C'est un arrangement excellent, et dont je la remercie encore.

J'ai fait ces jours-ci quelque chose d'extraordinaire dans mes moments de repos, et pour me délasser de mon travail. J'ai lu deux romans, David Copperfield de Dickens et Grantley Manor, de Lady Georgina Fullerton. Le premier est remarquablement spirituel, vrai varié et pathétique ; plein, seulement de trop d'observations et de moralités microscopiques. Le commun des hommes ne vaut pas qu'on en fasse de si minutieux portraits. Pour mon goût, j'aime bien mieux le roman de Lady Georgina, la société et la nature humaine élevée, élégante et un peu héroïque ; mais elle a l'esprit bien moins riche et bien moins vrai que Dickens. Qu'est-ce que cela vous fait à vous qui n'avez lu et ne lirez ni l'un, ni l'autre.

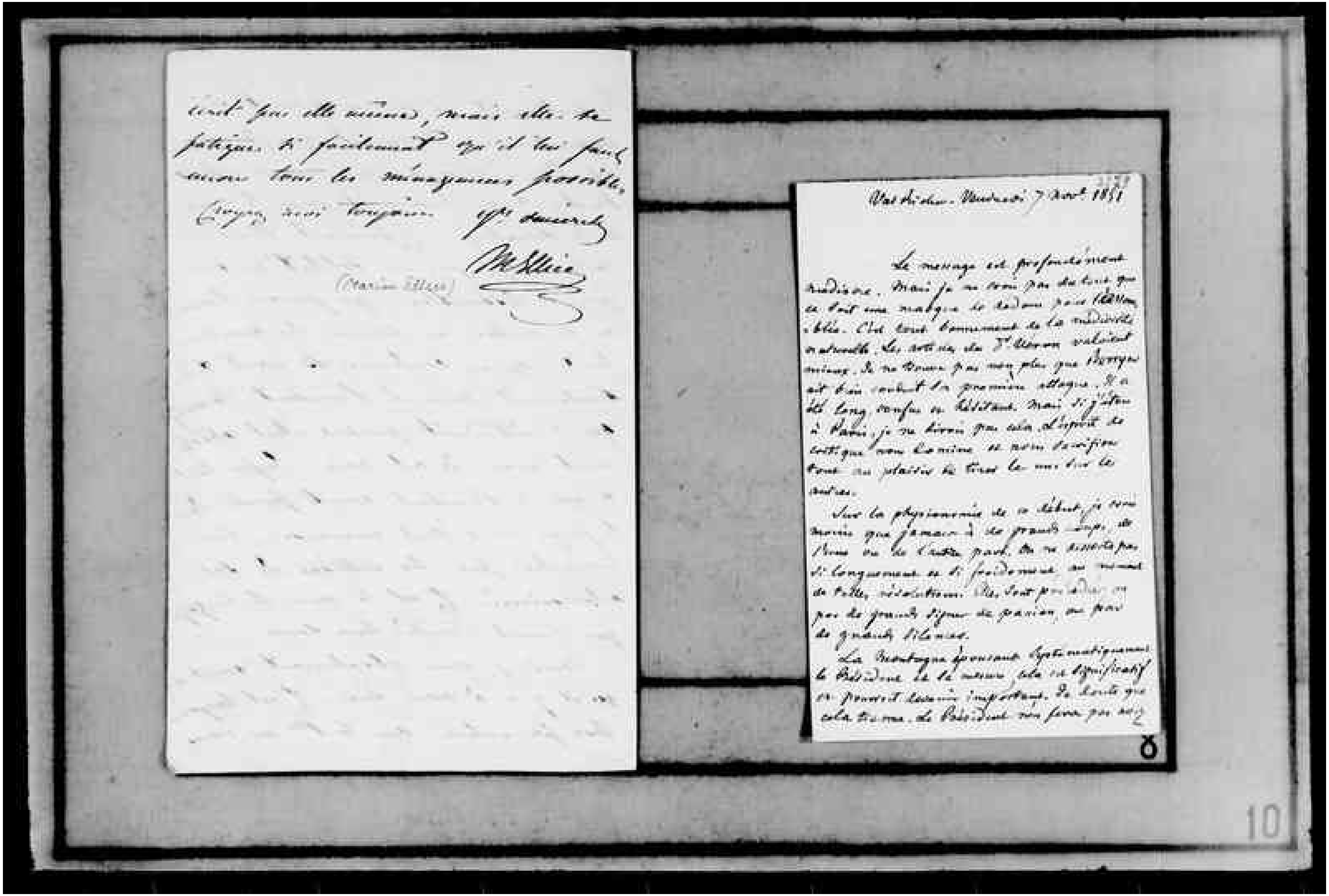
Onze heures et demie
Décidément mon facteur vient plus tard ; mais peu m'importe à présent. Adieu, Adieu. Je voudrais bien que vous ne violassiez pas trop les règles de Chomel. Adieu.
G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 7 novembre 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-11-07.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/4156

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 7 nov. 1851
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024



écrit par elle-même, mais elle se fatigue si facilement qu'il lui faut avoir tous les ménagements possibles.

Croyez moi toujours Votre sincèrement

M. Ellice

(Marion Ellice)

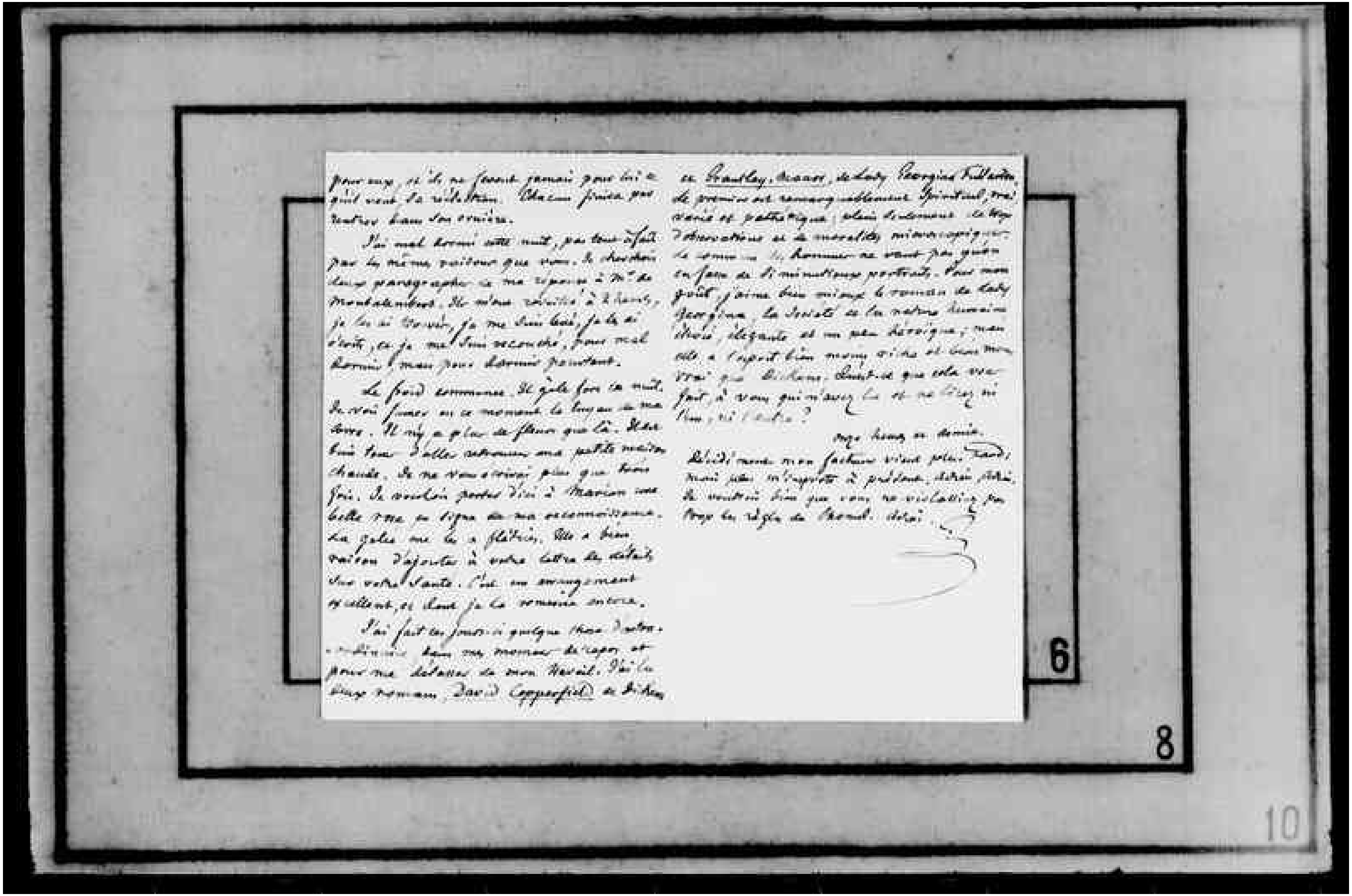
Val Richer. Vendredi 7 nov. 1851

Le message est profondément médiocre. Mais je ne crois pas du tout que ce soit une marque de déclin pour [illegible]. C'est tout bonnement de la médiocrité naturelle. Les notes du Dr Véron valaient mieux. Je ne trouve pas non plus que Berryer ait bien conduit la première attaque. Il a été long, confus et hésitant. Mais si j'étais à Paris, je ne dirais pas cela. L'esprit de coterie nous domine, et nous sacrifions tous au plaisir de tirer les uns sur les autres.

Sur la physionomie de ce début, je crois moins que jamais à de grands coups, de l'une ou de l'autre part. On ne discute pas si longuement et si froidement au moment de telles résolutions. Elles sont précédées ou par de grands signes de passion, ou par de grands silences.

La Montagne épousant systématiquement le Président [illegible] cela est significatif et pourrait devenir important. Je doute que cela tienne. Le Président n'en fera pas assez

8



pour eux, et ils ne feront jamais pour lui ce qu'il veut de révélation. Chacun finira par rentrer dans son ornière.

J'ai mal dormi cette nuit, pas tout-à-fait par les mêmes raisons que vous. Je cherchais deux paragraphes de ma réponse à M. de Montalembert. Ils m'ont réveillé à 2 heures, je les ai trouvés, je me suis levé, je les ai écrits, et je me suis recouché, pour mal dormir, mais pour dormir pourtant.

Le froid commence. Il gèle fort la nuit. Je vois fumer en ce moment le tuyau de ma serre. Il n'y a plus de fleurs que là. Il est bien temps d'aller retrouver ma petite maison chaude. Je ne vous écrirai plus que trois fois. Je voudrais porter d'ici à Marion une belle rose en signe de ma reconnaissance. La gelée me les a flétries. Elle a bien raison d'ajouter à votre lettre des détails sur votre santé. C'est un arrangement excellent, et dont je la remercie encore.

J'ai fait ces jours-ci quelque chose d'extraordinaire dans mes moments de repos et pour me délasser de mon travail. J'ai lu deux romans, David Copperfield de Dickens et Grantley Manor, de Lady Georgiana Fullerton. Le premier est remarquablement spirituel, vrai, varié et pathétique, plein seulement de trop d'observations et de moralités microscopiques. Le commun des hommes ne vaut pas qu'on en fasse de si minutieux portraits. Pour mon goût, j'aime bien mieux le roman de Lady Georgiana. La société et la nature humaine choisie, élégante et un peu héroïque; mais elle a l'esprit bien moins riche et bien moins vrai que Dickens. Qu'est-ce que cela me fait, à vous qui n'avez lu et ne lirez ni l'un, ni l'autre?

onze heures et demie.

Décidément mon facteur vient plus tard; mais plus [illegible] à prétendre. Adieu, Adieu. Je voudrais bien que vous ne violassiez pas trop les règles de Chomel. Adieu.